

JACQUES BOUVERESSE ET LA CONNAISSANCE LITTÉRAIRE AVANT-PROPOS

Florence Vatan
(University of Wisconsin-Madison)

La question des liens entre littérature et philosophie ainsi que celle de la possibilité d'une connaissance littéraire ont été, pour Jacques Bouveresse, une préoccupation de longue date. En 2004-2005, il consacra son séminaire au Collège de France à « La littérature, la connaissance et la philosophie morale », séminaire qui donna lieu à la publication de l'ouvrage *La Connaissance de l'écrivain* en 2008. Jacques Bouveresse poursuit ses lectures et ses réflexions à l'occasion de colloques et de conférences sans jamais avoir le sentiment d'être parvenu à des conclusions entièrement satisfaisantes¹.

Que la question du lien entre philosophie et littérature soit centrale pour Jacques Bouveresse ne saurait nous étonner quand on connaît son intérêt pour des auteurs qui ont fait de la littérature ou de la discipline d'écriture un espace privilégié d'exploration, de réflexion et de connaissance. On ne peut en effet ignorer le rôle déterminant qu'ont joué certains écrivains dans son œuvre : au premier chef, Robert Musil que Bouveresse a qualifié d'authentique « philosophe² », mais aussi Karl Kraus, pourfendeur acharné de la presse, dont il ne cessa de célébrer l'importance et l'actualité dans sa critique du pouvoir journalistique ; ou encore Paul Valéry, « anti-philosophe » pour qui la « vraie » philosophie se déploie en marge de la discipline académique.

Parallèlement, le désir de « trouver de la philosophie là où habituellement le milieu philosophique n'en cherche pas³ » – en particulier dans les textes littéraires – s'accompagne chez Bouveresse d'une méfiance prononcée vis-à-vis de ce qu'il perçoit comme des amalgames douteux entre littérature et philosophie, notamment dans la mouvance postmoderne ou encore dans des formes d'essayisme où les prestiges de la rhétorique l'emportent sur la rigueur du travail de réflexion. Faire dialoguer la littérature et la philosophie, c'est donc à la fois tenter de définir ce qui relève, en elles, d'une visée de connaissance, identifier le potentiel ou les risques de leur alliance, et surtout aborder le problème épineux d'une définition précise de la connaissance littéraire.

Les articles rassemblés dans ce numéro poursuivent, sous des éclairages divers et contrastés, le fil de ce questionnement. Ils réunissent des philosophes et des littéraires qui ont fréquenté Jacques Bouveresse ou qui connaissent de près ses travaux et ses auteurs de prédilection.

Deux inédits encadrent ce numéro. Le premier, « La Littérature, la vérité et la connaissance » – issu d'une conférence que Jacques Bouveresse donna à la librairie marseillaise « L'Odeur du temps » le 28 février 2008 –, peut se lire « comme un post-scriptum » à *La Connaissance de l'écrivain*⁴. Dans un dialogue serré avec Lamarque & Olsen, adeptes d'une théorie non-cognitiviste de la littérature – ou théorie « pas-de-

¹ Voir à ce propos, en tête de ce dossier, la notice introductive à l'inédit de Jacques Bouveresse, rédigée par Jean-Jacques Rosat. Geneviève Bouveresse nous a aimablement autorisés à publier cet inédit. Qu'elle en soit chaleureusement remerciée.

² Voir notamment Bouveresse J., « Introduction », dans *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit. Dix études sur Robert Musil*, Paris, Seuil, collection « Liber », 2001, p. 11-84.

³ Bouveresse J., *Le Philosophe et le réel. Entretiens avec Jean-Jacques Rosat*, Paris, Hachette Littératures, 1998, p. 86.

⁴ Voir la notice introductive de Jean-Jacques Rosat. Voir supra, n. 1.

vérité » (*no-truth theory*) –, Jacques Bouveresse tente de défendre la littérature, et surtout le roman, comme porteurs d'un type de connaissance pratique et de nature éthique, tout en reconnaissant la difficulté d'étayer une telle conception.

Le second inédit propose une sélection de vingt notices extraites du *Bestiarium Literaricum* (1920) de Franz Blei. Ces notices – traduites et présentées par Stefan Imhoof – offrent un échantillon de la verve satirique d'un écrivain qui fut un ami proche de Musil. Ce projet de traduction que Jacques Bouveresse avait appelé de ses vœux et dont il avait suivi de près la genèse plonge les lecteurs dans les milieux littéraires allemand et autrichien de l'entre-deux guerres, univers dont le « cacarien⁵ » de cœur qu'était Bouveresse appréciait la richesse.

Entre ces deux inédits, le numéro offre un parcours philosophico-littéraire où chaque auteur s'est proposé de répondre, à sa manière, à la question de la possibilité d'une connaissance littéraire.

Dans « Valéry byzantin : Benda, Bouveresse et la connaissance littéraire », Pascal Engel s'appuie sur les critiques virulentes – et parfois injustifiées – de Julien Benda à l'encontre de Paul Valéry pour les mettre en regard avec les analyses de Jacques Bouveresse sur l'« anti-philosophe » Valéry et sur la conception volontariste qu'a ce dernier de la pensée et de la poésie. Ce faisant, il met à nu le scepticisme latent de Bouveresse quant à la possibilité d'une connaissance littéraire, ou du moins, sa conscience aiguë de la nature problématique des tentatives de conceptualisation d'une telle connaissance, et ce, en dépit des efforts accomplis pour en cerner les diverses modalités.

Dans « Formes et modes de la connaissance littéraire », Stélios Virvidakis examine le débat entre cognitivistes et non-cognitivistes en vue de proposer une version « pluraliste, large, souple et modeste » du cognitivisme, laquelle intègre une dimension peu explorée par Jacques Bouveresse : l'autoréférentialité du langage, telle qu'elle se manifeste en poésie et dans les textes modernes et postmodernes. Cette connaissance « négative », fondée sur une conscience des limites du langage, s'accompagne d'un questionnement sur les conditions de possibilité de la connaissance.

Dans le cadre du débat opposant cognitivistes et non-cognitivistes, Pierre Fasula, dans « La philosophie de la littérature de Jacques Bouveresse », opte pour une version non-cognitiviste inspirée de Stolnitz et de Lamarque & Olsen. Sa lecture de *La Connaissance de l'écrivain* met à nu les tensions inhérentes à la position de Bouveresse : la valeur cognitive de la littérature résiderait non dans sa prétention à la vérité, mais dans sa capacité à rendre visibles et partageables certaines expériences fondamentales de l'existence humaine.

Sophie Djigo, quant à elle, fait ressortir la dimension politique des réflexions de Jacques Bouveresse sur la littérature. Dans « "L'Âme de la vie" : littérature et idéologie », elle montre – à l'appui de l'œuvre de Robert Musil – comment la littérature et la philosophie du langage peuvent œuvrer de concert pour défendre la vérité contre les sirènes de la propagande. Contrairement aux simplifications abusives de la propagande, la littérature devient le lieu d'une réflexion sur le bon usage de l'idéologie, celle-ci devant être entendue dans un sens positif comme élément structurant doté d'un potentiel utopique. La littérature revêt également une dimension militante par son aptitude à dénoncer les impostures au moyen de la satire et de l'ironie.

⁵ Voir Stieg G., « *In memoriam* Jacques Bouveresse (1940-2021). Un philosophe cacarien », *Études germaniques*, n° 305, 2022/1, p. 117-119 ; Stieg G., « La Vienne de Jacques Bouveresse », *Critique*, n° 567-568, 1994, p. 700-708. Voir également « Jacques Bouveresse, philosophe "autrichien" au pays de Descartes », C. Bonnet et U. Weinmann (éd.), *Austriaca*, n° 96, juin 2023.

Cette ardeur militante est au cœur de l'intérêt de Jacques Bouveresse pour Karl Kraus, figure clé du panthéon du philosophe. Dans « Lire, interpréter, traduire, actualiser : Jacques Bouveresse commentateur de Karl Kraus », Céline Barral propose une analyse fouillée de la réception de Karl Kraus dans l'œuvre de Bouveresse. Si la virtuosité polémique de Kraus l'a inspiré dans ses propres combats contre la presse et les maux contemporains, Bouveresse a également effectué un important travail de contextualisation et de diffusion en contribuant à faire connaître une œuvre difficile et longtemps ignorée en France. Son admiration pour Karl Kraus n'en préserve pas moins une distance critique vis-à-vis de la mystique du langage à laquelle Kraus restait attaché. Dans « Que narre la poésie dans un monde de fous ? », Anne-Élisabeth Halpern étudie la manière dont la poésie des avant-gardes a opéré une critique radicale des fausses certitudes et de l'idéologie du progrès. Choc, perturbation, démolition : les dadaïstes ont poussé à l'extrême la provocation, le travail de sape, le discrédit jeté sur le langage et la mise en cause de la raison et de la logique dans un monde marqué au sceau de la folie et de la destruction. Que ce soit dans la célébration dadaïste de l'idiotie ou dans la dénonciation de l'horreur des camps d'extermination nazis dans *Ici, Podemmo* (1946) de Henri Michaux, la poésie, en tant que « pensée vivante et agissante », se fait instrument critique et appel à la vigilance.

La kaléidoscope de perspectives présentées dans ce numéro est révélateur de la manière dont Jacques Bouveresse concevait le travail de réflexion. Si certains auteurs se sont engagés sur des voies qu'il n'aurait probablement pas empruntées, tous ont pris au sérieux le problème de la connaissance littéraire en s'intéressant, entre autres, aux liens de la littérature avec l'éthique, au rôle de l'imagination – comme ouverture au possible permettant d'élargir le champ de nos expériences, de renouveler notre regard ou d'inventer d'autres alternatives –, à l'articulation entre raison et sentiment, ou encore au pouvoir subversif de l'ironie et de la satire dans la lutte contre le mensonge, autant de ressources contribuant à l'émergence de « pensées vivantes⁶ ». Ces articles sont à l'image d'un philosophe qui n'a jamais cherché à faire école, qui privilégiait le dialogue – fût-il critique, voire polémique – et qui avait une prédilection pour les chemins buissonniers. Par leur diversité, ils rendent hommage à une réflexion qui se voulait délibérément ouverte, provisoire et en mouvement, sans pour autant renoncer aux exigences de rigueur, de précision et d'intégrité intellectuelle.

⁶ Dès *Les Désarrois de l'élève Törless*, (trad. de l'allemand par P. Jaccottet, Paris, Seuil, 2003 [1960]), Robert Musil distingue les « pensées mortes » des « pensées vivantes ». À l'inverse de l'inertie et de l'indifférence des pensées mortes, les pensées vivantes ont la particularité d'opérer un ébranlement à la fois intellectuel et affectif qui nous engage pleinement.